

Quel objet pour la psychanalyse ?

Au point où nous en sommes arrivés dans la mise en valeur du texte lacanien qui se propose comme un référentiel, se trouve être encore reposée la question de la théorie. La théorie, si tant est que le singulier lui convienne, est quelque chose que nous aimerions bien pouvoir saisir comme un objet petit *a* pour en jouir, seulement c'est bien ce qui dans le champ analytique nous est interdit, c'est en ce sens que tous les discours ne s'équivalent pas. La question du signifiant semble bien pour nous être première. Il ne saurait y avoir de savoir préétabli pour cette raison logique amenée par Lacan dans le champ analytique et énoncée ainsi : le signifiant ne se signifie pas lui-même, il n'y a donc pas de savoir qui puisse se fermer sur lui-même, nous serons donc toujours conduit à le rouvrir, faute de quoi nous serions amené à substituer à l'incessante ouverture d'où procède la psychanalyse une herméneutique. Nous devons donc penser ce séminaire sur ladite *Relation d'objet*, comme un temps d'une élaboration pour le champ analytique et pour Lacan lui-même, avec un avant et un après.

Concernant alors ce qu'il en était de la problématique oedipienne en ce temps lacanien,

nous devons nous apercevoir que Lacan ne l'abordait pas de la même manière que Freud. Il a été rappelé tout à l'heure cette phrase de Freud à propos du petit Hans : « *Je savais que viendrait un jour un petit garçon qui aimerait tant sa maman qu'il aurait forcément peur de son père* ». Ce qui semble ici premier pour Freud c'est le désir qui anime l'enfant à l'égard de sa mère. Cette référence première à l'enfant nous allons la retrouver par exemple à la SFP, Société Française de Psychanalyse, qui a organisé à la fin de l'année dernière un congrès sur la « *Figurabilité* », traduction d'un terme allemand utilisé par Freud dont il est fait un concept qui

aurait sa place pleine et entière dans la dynamique de l'interprétation. Mais il est un point sur lequel il fut fortement mis l'accent et avec lequel se marque une différence explicitement accentuée avec le champ lacanien et qui concerne la place de l'enfant dans la dynamique subjective. Il aura été textuellement dit qu'il faut pas *innocenter l'enfant*. Il conviendrait donc de se référer en priorité à des instances psychiques qui seraient là présentes dès l'origine chez l'enfant. A partir du moment où il est posé, dans toute la dynamique oedipienne, la primauté de ce qui est en jeu du côté de l'enfant, certains ont été amenés à proposer l'existence chez l'enfant de ce qui a été nommé « *le sexuel primordial* », un quelque chose qui serait donc une instance première, point d'appui fondamental pour tout le développement ultérieur

de l'inscription sans équivoque de tout enfant dans la dynamique oedipienne. Lorsque Lacan reprend la question oedipienne du côté du petit Hans, et si on fait un petit peu attention à ce qui

Ce qu'on peut entendre c'est que le phallus en tant qu'il à voir avec l'ordre signifiant, ce phallus, ce quelque chose qui vient à un niveau qui excède de la parenté sans pourtant lui être étranger vient se confondre avec la dimension du sceptre et du pouvoir.

se passe on s'aperçoit que le problème fondamental pour Lacan, ce n'est pas tellement que ça partirait de l'enfant justement. Nous avons ainsi, au moment du séminaire sur *La relation d'objet*, deux versions de l'Oedipe. Pour Lacan le problème fondamental, c'est la mère. Ce n'est pas l'enfant. C'est le désir de l'Autre. Il nous le répète assez souvent pour que nous puissions essayer de l'entendre. S'il est bien question du désir du sujet, c'est en tant qu'il est d'abord et fondamentalement désir de l'Autre. La question centrale telle quelle est posé par Lacan s'appuie sur ce que serait la relation primitive de la mère à l'enfant. Lorsqu'il parle de relation *primitive* nous devons remarquer qu'il sait utiliser le terme de première plutôt que primitive, s'il le veut. Quand il parle à d'autres moments de choses qui sont dites *primitives* elles ont plus à voir avec une répartition entre les notions de nature et de culture qu'avec une notion de primarité. La notion de primitif appelle souvent ce qui serait hors culture. S'il est vrai que souvent l'enfant nouveau-né n'a de relation qu'avec sa mère, cette situation doit-elle être considérée comme un invariant structural, universel ? L'enjeu de la réponse est tout à fait considérable car elle engage l'assurance ou la remise en cause d'un point d'appui essentiel à la tenue de la plus grande partie du corpus lacanien, et qui est le pivot phallique.

Avec cette version lacanienne d'une relation primitive nous pouvons nous demander s'il n'y aurait pas lieu de reprendre quelque peu la question que nous évoquions tout à l'heure de la phobie. La famille typique qui est requise par Lacan pour expliquer toute la dynamique subjective ressemble étrangement à la famille même du petit Hans. Qu'est-ce qu'une mère normale, qu'est-ce que la mère de la relation primitive à l'enfant ? C'est la mère du petit Hans. C'est une mère toute-puissante, ou qui serait toute-puissante. Auquel cas il serait nécessaire qu'avec cette mère initialement toute-puissante, et qui aurait une relation exclusive, anéantissante, avec son enfant, il serait nécessaire donc, que le père ait cette fonction absolument fondamentale d'intervenir et de s'inscrire en tiers pour littéralement sauver l'enfant. Il me semble qu'il est possible de poser comme hypothèse que la famille typique lacanienne nécessaire à soutenir la théorie du père comme tiers, c'est la famille en tant

qu'elle produirait nécessairement une problématique phobique. Lorsque Freud introduit le père ou du moins lorsque l'enfant est forcé d'avoir peur du père parce qu'il aime trop sa mère, il s'agit bien de l'enfant en tant qu'il peur du père, ce père qui vient là signifier qu'il possède la mère et dans sa présence jalouse se manifesterait comme dangereux pour l'enfant. Pour Lacan les choses se présentent d'une manière quelque peu différente car si Lacan ne récusé pas ce temps de la peur, il en introduit un autre qu'il inscrit dans leur rapport entre la mère toute-puissante et l'enfant, en tant que dans ce premier temps ce n'est pas le père qui se présente comme dangereux, mais la mère, à l'instar de la mante religieuse. Cela est articulé par Lacan d'une manière particulièrement insistante : « *Ici nous voyons l'expérience concrète, psychologique telle qu'elle nous est donnée, est tellement en cette vocation paradoxale, puisqu'en fin de compte dans l'acte d'amour il est clair que c'est la femme qui reçoit réellement, elle reçoit bien plus qu'elle ne donne. Tout nous indique, et l'analyse à l'expérience a mis l'accent là-dessus, qu'il n'y a pas d'opposition qui sur le plan imaginaire soit plus captatrice voir plus dévorante que la sienne.* »¹ ou encore : « *cette mère inassouvie, autour de laquelle se construit toute la montée de l'enfant dans le chemin du narcissisme, c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous les êtres inassouvis, elle est là cherchant ce qu'elle va dévorer. Ce que l'enfant a trouvé lui-même autrefois pour écraser son assouvissement symbolique, il le retrouve devant lui possiblement comme la gueule ouverte. L'image projetée de la situation orale, nous la retrouvons aussi au niveau de la satisfaction sexuelle imaginaire. Le trou béant de la tête de Méduse est une figure dévorante que l'enfant rencontre comme issue possible dans cette recherche de la satisfaction de la mère. C'est un grand danger qui est précisément celui que nous révèlent nos fantasmes. Dans le fantasme dévorer nous le trouvons à l'origine, et nous le retrouvons à ce détour où il nous donne la forme essentielle sous laquelle se présente la phobie.* »². Il y a un quelque chose de tout à fait constant chez Lacan, la position première de la mère est une position dévorante. Il n'y a pas lieu de considérer que cela soit faux, c'est même certainement complètement vrai, mais est-ce toujours vrai ? Lorsque Lacan évoque la probléma-

¹ Lacan Jacques, *La relation d'objet*, version AFI, p. 119.

² Ibid., p. 155.

tique oedipienne en avançant qu'il s'agit là du rêve de Freud, cela ne signifie pas que Freud se trompe ; il s'agit d'un mythe qui est vrai pour le sujet Freud. Autre chose est l'universalisation de ce mythe pour tout sujet. De la même manière, nous devons nous demander si le mythe de l'amante mère religieuse et dévorante ne serait pas le mythe de Lacan, ou s'il s'agit bien d'un élément de la dynamique constitutive de tout sujet. La clinique est, à cet égard, d'un faible secours puisqu'il apparaît très hautement vraisemblable qu'il existe bien des familles qui fonctionnent à la Lacan sans pourtant que nous puissions y trouver argument pour une universalisation. Cette question, de ce que serait pour Lacan une famille hautement significative, mériterait d'être réouverte avec une prise en compte renouvelée de la famille Joyce par exemple. Mère toute-puissante, "déclin" du père, etc.

Nous sommes, en fait, confrontés à une question bien difficile, une sorte de paradoxe, si la mère est posée comme fondamentalement toute-puissante il faudrait pourtant qu'elle puisse faire cas de la parole du père, mais si elle fait cas de la parole du père elle n'est donc pas toute-puissante, elle n'est donc plus dangereuse et dévorante, et alors, en quoi l'instance paternelle serait-elle nécessaire sous la forme du sauveur ? Mais si elle se manifeste comme toute-puissante, sans faire cas de la parole du père, alors ce père pourrait bien vociférer et féroce ment sans pour autant que quiconque en soit affecté, le renvoyant à une espèce d'impuissance fondamentale. Nous sommes donc confrontés à la cohérence même de ce que Lacan avance quant à la structure familiale qui serait typique.

La notion d'imaginaire, telle qu'elle est évoquée par Lacan dans la citation précédente, ne doit pas être confondue avec la notion confuse d'imagination fantasmatique. Un des termes utilisés par Lacan nous oriente d'ailleurs dans une autre direction : captatrice. La notion d'imaginaire ici invoquée par Lacan est encore très proche de celle qu'il institue dans le *Stade du miroir* où la fonction de l'image est une fonction réellement formatrice. C'est imaginaire là est un réel. De même d'ailleurs – nous ne reprendrons pas cette question maintenant – que le père dit imaginaire. « *Il est clair qu'il ne faut pas aller trop vite, parce que ceci n'est pas en soi donné par le seul fait que la venue au jour de la mère*

en tant que toute-puissante, est réelle. » – « *je vous ai parlé de la relation primitive à la mère, qui devient au même moment un être réel, précisément en ceci que pouvant refuser indéfiniment, elle peut littéralement tout [...] l'efficace essentiel qui se présente d'abord à ce niveau comme la toute-puissance de l'être réel...* » – « *Je suis entrain de vous dire que la mère est primordialement toute-puissante, et que dans cette dialectique nous ne pouvons pas l'éliminer (sic) pour comprendre quoi que ce soit qui vaille.* »³

Il s'agit donc bien d'un réel de la mère. Que faut-il qu'elle soit exactement cette mère pour produire une redoutable catastrophe subjective au niveau de l'enfant, que se passe-t-il ? Eh bien ! Elle est radicalement inassouvie, reprenons une citation précédente : « *Alors que se passe-t-il ? Nous retrouvons aussi possiblement la régression, car en fin de compte cette mère inassouvie, insatisfaite, autour de laquelle se construit toute la montée de l'enfant dans le chemin du narcissisme, c'est quelqu'un de réel, elle est là et comme tous les êtres inassouvis, elle est là cherchant ce qu'elle va dévorer.* »⁴ Nous ne pouvons pas ne pas penser à la problématique de l'angoisse telle que Lacan l'évoquera dans le séminaire du même nom, question qu'il reprend avec l'ambiguë figure de la mante religieuse.

J'avais noté encore un certain nombre de questions par rapport à ce qui a été abordé ce matin. Je vais reprendre un de ces points, parce que c'est une thématique qui n'a pas été vraiment ouverte, mais nous avons déjà évoqué tellement de choses. C'est autour de la question de la toute-puissance justement pour qu'on voit que la question de la toute-puissance, déjà, si on a bien entendu les extraits que j'ai cités il s'agit d'une toute puissance dévorante, mortelle. Mais comment est-elle mortelle ? Comment dans une relation quelque chose pourrait produire non pas tant une mort réelle du corps, mais une sorte de mort mentale. Ceci paraît être une question tout à fait importante...

Il convient de souligner que dans ses derniers séminaires, Lacan semblera remettre en chantier des points qui semblaient bien assurés. L'inconscient est sexuel nous dit-il, bien qu'il nous faut remarquer que dans le séminaire *Le moment de conclure* Lacan semblera revenir sur cette position somme toute assez dogmatique

⁴ Ibid., p. 155.

³ Ibid., p. 146.

pour nous offrir à entendre que Freud était un « *obsédé du sexuel* ». Lacan soulignera en outre, que « *certes* » il n'y a pas de rapports sexuels, bien qu'il y en ait entre les générations...

C'est ainsi à une succession de remises en cause que ce séminaire nous confronte avec cette affirmation, par exemple, que la psychanalyse n'est pas une science, mais une philosophie, où tout discours a un effet de suggestion. C'est la raison pour laquelle je reprenais tout à l'heure la question du signifiant « frère », ça me paraît choquant dans notre champ qu'on accepte de s'embarquer, même si c'est vrai, à admettre a priori que si c'est le frère qui occupe une certaine fonction alors ce serait nécessairement un scandale. Avant de se prononcer ainsi, il conviendrait d'abord de savoir ce que « frère » veut dire dans le contexte d'où il est extrait.

Revenons à *La relation d'objet* : « *Dans tous les cas – et c'est quelque chose sur quoi il me semble que nous n'insistons pas beaucoup – dans tous les cas où le pouvoir politique, même dans les sociétés matriarcales, est androcentrique, il est représenté par des hommes et par des lignées masculines, et que telle ou telle anomalie très bizarre dans ces échanges, telle ou telle modification, exception, paradoxe qui apparaisse dans les lois de l'échange au niveau des structures élémentaires de la parenté, ne sont strictement explicables que par rapport et en référence à quelque chose qui est hors du jeu de la parenté – il n'y a donc pas tout dans la parenté –, et qui est le contexte politique, c'est-à-dire l'ordre du pouvoir, et très précisément l'ordre du signifiant, l'ordre où sceptre et phallus se confondent.* » L'ordre du pouvoir, ce serait donc l'ordre du signifiant à un niveau où sceptre et phallus se confondraient. C'est-à-dire que ce qu'on peut entendre c'est que le phallus en tant qu'il a voir avec l'ordre signifiant, ce phallus, ce quelque chose qui vient à un niveau qui excède la parenté sans pourtant lui être étranger vient se confondre avec la dimension du sceptre et du pouvoir. Il ne s'agit pas seulement du côté de la fonction paternelle chez Lacan d'une fonction vitale, pour l'enfant, mais aussi d'un phallus qui vient régler le fonctionnement de l'ordre même de la société. Nous avons donc affaire là à un système qui est radicalement androcentré.

Je voulais revenir aussi sur un point à partir de ce qui a été évoqué ce matin de la notion de père imaginaire, il y a une difficulté particulière de ce côté dans le séminaire *La relation d'objet*, car ce père imaginaire, et la difficulté

repose sur l'usage du terme imaginaire, ce n'est pas ce père qu'on imagine car c'est le père qui ordonnerait réellement la privation. Le père imaginaire qui vient ordonner qu'une femme manque du phallus, et c'est un manque qui est une ordination, une mise en place de quelque chose qui est absolument fondamental, il s'agirait d'un réel d'une assignation des femmes à une place où elles doivent se reconnaître comme manquantes, mais pas seulement manquantes, manquantes de ce dont le père imaginaire les prive réellement. C'est extrêmement complexe car voilà un imaginaire qui a une fonction réelle d'assigner toutes les femmes à cette place de la privation. Cela c'est la dimension première du père imaginaire pour autant qu'il met en place la privation qui est absolument nécessaire et fondamentale comme premier temps pour pouvoir comprendre ce qui ressortit de la castration, ou du moins de la menace de castration. C'est la menace de perdre ce phallus pour autant qu'il ferait de l'homme dans sa métamorphose féminisante un objet d'horreur, l'autre part de l'humain dépourvu du phallus ! C'est très compliqué, cette théorie de Lacan car dès que l'on essaie d'ouvrir telle ou telle proposition on se retrouve face à des présupposés dont l'évidence n'apparaît pas manifeste. Mais ce n'est pas le seul point qui fait difficulté. En effet, ce qui est susceptible de nous frapper, c'est que tel concept qui semble apparaître plus ou moins tardivement dans le cours de l'élaboration de Lacan est en fait souvent déjà présent à l'état d'ébauche dans les tous premiers temps de son travail. Par exemple lorsqu'il s'agit de la question de la jouissance Autre on a on a l'impression que cette modalité de jouissance est déjà inscrite en filigrane de ce qu'il nous propose de la jouissance de la mante religieuse qui « *jouit ailleurs mais aussi là* » où se situe le phallus. Nous voyons se profiler ici une division dans la jouissance de l'amante entre une jouissance « *là* », phallique, et une autre jouissance ailleurs. Lacan en a certainement eu, je dirais l'intuition, bien avant qu'il n'en propose une formalisation dans *Encore*.

Je terminerai sur une petite remarque concernant la division entre la nature et la culture pour souligner qu'il semble bien apparaître que le monde de la nature dans la théorie serait le monde de la mère, celui de la sauvagerie animale, alors que le monde de la culture serait celui du père, du nom du père comme agent civilisateur. Dans ce séminaire sur *La relation d'objet* Lacan affecte la mère d'une « *néantisation sym-*

bolique », ce qui fait nécessairement d'elle une instance dérégulée, et en ce sens dangereuse. Mais cette néantisation reste à démontrer, néanmoins elle semble nécessaire pour promouvoir la valeur salvatrice et chronologiquement seconde du nom du père. Le remarquable dans cette affaire c'est qu'il est nécessaire, pour que le père exerce son action, que l'enfant soit dans un premier temps du ressort exclusif de la mère, ce qui ne semble être rien d'autre qu'une prescription culturellement organisée. C'est ainsi que certai-

nes mères témoignent qu'en dehors de l'enfant, qu'en dehors de cette fonction culturelle que l'on appelle : mère, elles ne sont rien, rien d'autre que la prescription à laquelle elles sont assignées, assujetties.

Je terminerai sur cette notion de prescription parce qu'elle ouvre une possible béance entre ce que nous concevons des invariants structuraux et ce qui pourraient bien n'être que des prescriptions culturelles, mythiques.